

**L**a vie reprend pour toute la famille.

Mais sans le père.

À l'idée que le soir, lorsqu'il rentrera du collège, son père ne sera plus là à l'attendre assis devant sa fenêtre afin qu'il lui tienne compagnie, le cœur de Momo se serre.

La vie reprend, mais sans Ahmed aussi.

Fatima et la mère n'ont aucune nouvelle de lui, à ce qu'elles disent, mais Rachid a affirmé à son petit frère que lui il en a, et qu'il faut s'attendre à ce qu'Ahmed revienne bientôt et que là, ça va sacrément barder pour les filles.

Si Momo n'est donc pas complètement rassuré, il essaie de ne pas y penser et profite de

*l'accalmie (n. f. Calme momentané du vent et de la mer. Cessation momentanée d'une activité ou d'une agitation).*

Momo est heureux de retrouver Émilie qui l'attend à la grille du collège.

– Est-ce que tu pourras venir samedi prochain chez moi? lui demande-t-elle. C'est mon anniversaire.

– Il faut que je demande à ma mère et à Fatima, répond-il alors que son cœur se met à faire des grands huit dans sa poitrine.

– Mon père a dit qu'il passerait te prendre vers deux heures.

Toute la journée, Momo ne pense qu'à l'invitation. Jamais encore il n'a été invité chez quelqu'un habitant hors de la cité. Il espère juste qu'il pourra, que sa mère voudra bien, que Fatima aussi et surtout qu'Ahmed n'en saura rien.

Et puis il faudra qu'il s'habilte bien.

Et aussi qu'il trouve un cadeau à offrir.

Mais là, il a sa petite idée. Il demandera à Fatima ce qu'elle en pense mais il est presque sûr de ne pas se tromper.

Quand Fatima rentre du travail, elle voit tout de suite sur le visage de Momo qu'il a quelque chose à lui demander.

– Qu'est-ce qu'il y a, Momo?

– Émilie m'a invité à son anniversaire chez elle samedi prochain. Et elle a dit que son papa pourrait venir me chercher.

– Pas de souci, Momo. Mais pas la peine de déranger le docteur, je te conduirai moi-même, si tu veux. Je ne travaille pas ce samedi.

Momo est content mais il a d'autres questions à poser à sa sœur qui est en train de ranger les courses.

– Fatima?

– Oui, Momo.

– Je voudrais lui offrir un des livres de monsieur Édouard,   Émilie.

– C'est une très bonne idée. Lequel?

– Je ne sais pas. Je voudrais que tu m'aides à choisir.

– D'accord, je finis de ranger les courses et je viens.

Momo ne bouge toujours pas de la cuisine. C'est donc qu'il a encore d'autres questions à poser.

– Fatima?

– Oui, Momo.

– Je voudrais savoir comment on s'habille pour aller à un anniversaire chez des...

Là, intriguée, Fatima s'arrête net et regarde son petit frère.

– Des quoi, Momo?

– Des... *patos*.

Fatima éclate de rire ou du moins elle fait semblant. Elle sait très bien pourquoi Momo a dit «des *patos*» car c'est ainsi qu'Ahmed désigne les Français en général.

– Momo, oublie ce mot, tu veux? *Patos*, français, ça n'a plus de sens, tout ça. On est tous nés ici, nous les enfants Beldaraoui, et on est français, depuis moins longtemps que ton amie Émilie mais au même titre... de séjour! ajoute-t-elle en souriant. Et en plus, la famille du docteur Cohen est venue elle aussi d'Algérie, comme papa et maman. Et tu sais quoi, ses parents, ils habitaient ici, dans cette cité. Le docteur Cohen est né ici, m'a-t-il dit. Et tu vois, ça ne l'a pas empêché de devenir médecin et d'habiter une jolie maison.

Momo en reste bouche bée. Il ne savait pas qu'on pouvait devenir médecin en habitant aux Bleuets. Ce n'est pas ce que lui disait Ahmed, en tout cas, qui ne cessait de crier qu'on n'offrait pas de travail aux étrangers, ce qui mettait Fatima hors d'elle.

– Offrir du travail? hurlait-elle. Tu attends qu'on te l'apporte ici, le travail, sur un plateau? Qu'on vienne te supplier de bien vouloir daigner aller travailler? C'est vraiment n'importe quoi! Le travail, ça se cherche, figure-toi. Et qui cherche trouve! Et je te rappelle qu'on n'est pas des étrangers, nous sommes des Français d'origine étrangère, ce qui est le cas de pas mal de Français, figure-toi!

Et puis, le travail, affirmait encore Fatima, c'est en apprenant bien à l'école qu'on a toutes les chances de le trouver. Certainement que le docteur Cohen avait rudement bien travaillé à l'école et s'était levé très tôt chaque matin, se dit alors Momo. Mais lui, plus tard, il voudrait être écrivain-aviateur comme ses deux auteurs préférés, Antoine de Saint-Exupéry et Romain Gary. D'ailleurs, Romain Gary non plus n'était pas

né en France et lui aussi avait fait une promesse à sa maman, la promesse de devenir écrivain, plus tard. C'est Souad qui le lui avait raconté. Elle lui avait même dit que quand il était aviateur à la guerre, sa maman qui était déjà morte continuait à lui écrire pour ne pas que son fils ait du chagrin. C'est une amie qui envoyait les lettres qu'elle avait écrites avant de disparaître.

– Maintenant, si tu me demandes comment tu dois t'habiller pour aller à l'anniversaire de ta camarade Émilie, je te répondrai : tout à fait normalement. Un jean propre, une chemise, et le tour sera joué.

Momo n'est sans doute pas totalement satisfait car il ne bouge toujours pas.

– Qu'est-ce qu'il y a encore, Momo ?

– Tu ne crois pas que je devrais mettre un nœud papillon ?

De stupéfaction, Fatima laisse s'écraser au sol le paquet de spaghettis qui se répandent sur le carrelage.

Momo, toujours aussi sérieux, se précipite pour tout ramasser tandis que Fatima rit à gorge déployée.

– Mais enfin, Momo, où vis-tu ? lui demande-t-elle, une fois son rire calmé. Quelle drôle d'idée ! Pourquoi un nœud papillon ? Qui porte encore des nœuds papillons ?

– Le petit prince de Saint-Exupéry, lui répond-il très sérieusement.

– Oh, mon Momo, tu es trop mignon ! Mais le petit prince de Saint-Exupéry est un personnage de roman. Il n'a pas existé, voyons !

– Ah bon ? T'es sûre ?

Fatima hésite avant de répondre. Momo lui semble bien perturbé ces derniers jours. Il est à fleur de peau et elle ne veut pas lui faire de peine.

– Enfin... non, remarque.

– Il a existé, Fatima, j'en suis sûr, moi. Antoine de Saint-Exupéry l'a rencontré dans le désert. Même que le petit prince voulait qu'il lui dessine un mouton.

– Oui, Momo. Je sais. Mais oublie le nœud papillon. Ce ne sera pas la peine, crois-moi.

– Et une rose ?

Là, Momo ne comprend pas pourquoi sa grande sœur fond en larmes en le serrant soudain très fort contre elle.

– Oh! Momo, je crois que la femme que tu épouseras sera une vraie princesse car tu seras le mari le plus extraordinaire de la Terre. Oui, nous lui achèterons une rose, à Émilie. En attendant, viens, on va lui choisir un livre.

6

Émilie habite la zone pavillonnaire qui se trouve de l'autre côté de la cité, vers les Belles Feuilles et loin de la voie ferrée. Chez elle, les rues ne portent pas de noms de fleurs mais il y en a partout quand même. Et des vraies fleurs, pas de fragiles coquelicots comme il en pousse le long des rails. De chez elle, Émilie n'entend même pas les trains. Momo, remarquez, ne les entend presque pas non plus. Il s'est habitué.

Momo n'a jamais vu de maison aussi jolie, avec des bibliothèques partout et des tableaux et des tapis et un piano dans le salon.

Un piano! s'extasie Momo. Jamais un piano ne pourrait rentrer chez lui. Il se promet aussitôt

que, lorsqu'il sera marié et aura des enfants, il leur offrira un piano comme celui-ci.

Et chose plus incroyable encore : sur une petite table en marbre se dresse un somptueux jeu d'échecs dont chaque pièce est une œuvre d'art à elle toute seule. Le jeu d'échecs le ramène aussitôt à monsieur Édouard qui lui avait appris à y jouer.

Il n'y a plus touché, depuis, faute de partenaire.

Installé dans un canapé, son journal à la main, le docteur Cohen observe Momo :

– Tu joues aux échecs? lui demande-t-il, assez surpris, sans doute parce que jusqu'à présent il se disait qu'un petit garçon des Bleuets ne pouvait pas connaître ce jeu.

Les gens se font souvent des idées fausses sur ceux qu'ils ne connaissent pas. Et puis aussi, ils ont tendance à se regarder les uns les autres avec les yeux de la tête et non ceux du cœur. C'est pour ça qu'ils se trompent, en fait.

– Oui, c'est monsieur Édouard qui m'a appris.

– Monsieur Édouard... des Belles Feuilles?

– Oui, sourit Momo. C'était...

Il a envie de dire : mon grand chambellan, parce qu'il a comme l'impression que le docteur Cohen pourrait comprendre. Mais il rectifie :

– C'était mon ami.

– Veux-tu que nous jouions ensemble? lui propose-t-il.

– Papa! proteste Émilie. C'est pour moi qu'il est venu, Momo, je te signale!

– Tu as raison. Excuse-moi, ma chérie! réplique-t-il en souriant. Nous jouerons à ta prochaine visite, si tu veux?

Quant Momo pénètre dans la chambre d'Émilie, il se dit qu'il n'a jamais vu de plus bel endroit de toute sa vie. C'est sa chambre à elle toute seule, en plus, car personne d'autre qu'elle ne dort dedans. C'est une vraie chambre de princesse, toute rose, du sol au plafond, avec des voiles et des fleurs et des étoiles et des peluches et des poupées... et des livres, bien sûr!

En entrant, Momo retire ses chaussures.

– Pour ne pas salir, confie-t-il à Émilie.

Puis la maman de son amie leur sert du gâteau et des rafraîchissements dans le jardin d'hiver.

– Ils sont où, tes frères et sœurs? chuchote Momo, tellement intimidé qu'il n'ose même pas parler normalement.

– J'ai juste une grande sœur qui étudie à la fac et a son appart. Maintenant, je suis toute seule à la maison.

– Oh, ça doit faire bizarre! Tu ne t'ennuies pas?

– Non, pas trop. J'ai toujours de quoi m'occuper. Bon, tu viens, on va jouer à la console?

Quand Fatima sonne à la porte pour venir le rechercher, Momo a l'impression d'être à peine arrivé.

– Tu reviendras? lui demande Émilie en lui faisant la bise.

– Euh, oui... répond Momo, qui en crève d'envie.

– Et merci pour le livre! Je sens que je vais adorer.

– De rien, fait encore Momo en remettant ses chaussures.

Puis elle se penche vers lui et lui murmure à l'oreille :

– C'est la première fois que quelqu'un m'offre une rose, tu sais?

Non, Momo ne savait pas et il s'en étonne, pensant que des princesses comme Émilie devraient être couvertes de roses en permanence.

Quand Momo est arrivé avec son livre et sa rose à la main, Émilie a rougi.

Elle a posé le livre sur le meuble de l'entrée et demandé à sa maman un soliflore.

Un «soliflore»? Momo ignorait de quoi il s'agissait. Il est encore loin de la lettre S.

Mais quand Émilie est revenue avec un vase miniature en verre rose translucide, d'un rose presque identique à celui de la fleur qu'il allait accueillir, Momo s'est senti tout ému. Il ne savait pas qu'il existait des vases faits pour ne recevoir qu'une seule fleur, qu'une seule rose. En voilà un qui aurait forcément plu à la rose du petit prince.

Puis Émilie a posé la rose sur le bureau de sa chambre et a feuilleté le livre.

– *Lettres d'amour de 0 à 10*. Tu l'as lu?

– Oui.

– Ça parle de quoi?

– Euh... de nous! lui a répondu Momo tout à fait sérieusement.

Émilie a éclaté de rire.

– De nous?

– Oui, c'est l'histoire d'un petit garçon qui me ressemble et d'une petite fille qui te ressemble, sauf que c'est tout le contraire.

– Alors c'est nous ou pas nous? s'est-elle esclaffée.

– C'est nous! a insisté Momo, sauf que là, le garçon est fils unique et chez la fille, ils sont quatorze enfants!

– Quatorze enfants? Le pied! s'est écriée Émilie, ravie.

Momo a fait la moue. Il n'est pas sûr, lui, que ce soit le pied, même si Victoire, dans le livre, est du même avis qu'Émilie.

– Alors? lui demande sa sœur sur le chemin du retour.

Momo soupire. Comment trouver les mots pour décrire cet après-midi de rêve? Monsieur Édouard aurait su, lui. Momo réfléchit. Il sait que les mots doivent toujours être choisis avec soin.

– Alors? insiste Fatima. C'était comment?

– Attends, je réfléchis.

Fatima sourit. Décidément, elle se demande d'où est sorti ce petit frère pas comme les autres.

– C'était éphémerveilleux, Fatima, finit-il par lui confier.